

# DICTIONNAIRE SUBJECTIF DU TRAVAIL

## Tome II

Cet ouvrage est alimenté par les rencontres «Dis-moi ce que tu fais...» qui ont lieu à La Fonderie chaque premier lundi soir du mois (excepté en juillet et août). Le principe du projet est d'amener à se rencontrer des gens qui ne se connaissent pas et qui vont dialoguer à propos de leur travail. Celui-ci peut être salarié ou pas ; domestique, de bureau, d'atelier ou d'usine ; rare ou très répandu ; ancien ou très récent...

Pour chaque travail, vous trouverez le nom de celui ou celle qui est venu-e en parler ainsi que la date de la rencontre.

**LA FONDERIE – 2021**

# SOMMAIRE

Artisan verrier	3
Cuisinier à domicile et professeur de cuisine	6
Échevine	9
Graphiste	12
Informaticien	16
Médecin en maison médicale	19
Ouvrier polyvalent	22

## ARTISAN VERRIER

Magali Jongen  
5 octobre 2020



### Mon travail

Je crée et je restaure des vitraux depuis 15 ans. Il y a plusieurs techniques possibles pour créer des vitraux mais j'utilise essentiellement des joints de plomb. Il y a plusieurs joints possibles. Ça peut être aussi du cuivre, du béton ou de la résine.

Ça m'arrive de travailler pour des églises, des monuments ou des administrations communales mais ma clientèle est faite en grande majorité de particuliers, et en très grande majorité à Bruxelles. Je suis ancrée à Bruxelles pour mon métier.

Je travaille, comme tout le monde, pour gagner ma vie. Mais je crois que même si je n'avais pas besoin de gagner ma vie, je ferais ce travail-là. Mon plaisir, c'est de faire plaisir aux gens pour lesquels je travaille.

### Ce que j'aime... ou pas

Ce qui me plaît le plus, c'est que j'ai l'impression de faire tout le temps quelque chose de différent. En plus, je travaille avec la couleur et c'est quelque chose que j'adore. Les gestes peuvent paraître les mêmes finalement, puisqu'il n'y a pas dix mille façons de faire un vitrail... mais chaque vitrail est différent. À moins d'avoir un très gros chantier avec trente vitraux les mêmes, ce qui n'est pas très courant, en tous cas pour moi. J'ai l'impression de travailler toujours autre chose puisque le vitrail change toujours, et c'est quelque chose qui me plaît beaucoup.

Ce qui me plaît moins dans mon travail, c'est la part administrative que tout le monde a évidemment. Mais la comptabilité, les factures, les devis, la paperasse... c'est ce que j'aime le moins.

Ce qui me facilite le travail, c'est que je fais vraiment un métier que j'aime.

Ce qui est difficile, ce sont – ponctuellement – des conditions de travail sur échafaudage, sur échelle, parfois dans le froid. Mais ce n'est pas très fréquent et ça fait partie du job.

### Les compétences nécessaires

Pour faire du vitrail, il faut de la patience et de la précision. Si on veut aller trop vite, le verre casse. Si c'est imprécis et que ça se répète, on peut vite avoir des problèmes de dimension. Si on est imprécis et qu'on arrive chez un client avec un vitrail qui ne rentre pas dans la fenêtre, c'est grave. On travaille au millimètre. C'est un travail de précision et du coup, il faut être patient pour arriver à ce travail.

Puis il y a d'autres compétences nécessaires : il faut être adroit de ses mains. Je pense que c'est un métier accessible à pas mal de gens mais si on a deux mains gauches, ça ne marche pas. Et il y a sans doute des gens qui ont deux mains gauches. Mais avec ces compétences-là, et avec la passion, j'ai l'impression que beaucoup de gens pourraient apprendre ce métier.

Dans la partie «création» de mon métier, je touche à tout. Je réalise toutes les étapes, de la création jusqu'à la pose du vitrail sur place. Il y a donc cet élément créatif, c'est une compétence supplémentaire qu'il faut avoir.

Et la dernière compétence nécessaire – et mon ancien métier de psychologue m'aide peut-être – c'est d'arriver à être à l'écoute du client, de ce qu'il recherche en création. À moins que les gens viennent avec quelque chose de très précis, il faut essayer de percevoir ce dont ils ont envie en termes de styles, de couleurs... et arriver à combiner tout ce qu'ils vont dire pour pouvoir leur proposer le projet qui leur conviendra. Et ça, je pense que ça demande un certain don d'écoute. Je tiens beaucoup à ce que mes dessins plaisent aux gens et pas à faire un dessin sans tenir compte de leurs souhaits puis espérer qu'ils l'aiment. Je peux proposer des choses très différentes en essayant de m'adapter à ce que les gens veulent.

## **Particularités**

Grâce à ce métier, je vais parfois dans des endroits extraordinaires. Parfois, les façades sont très simples puis quand on rentre, on découvre des choses insoupçonnées. Rentrer chez les gens, c'est très particulier. C'est un peu magique. Je vous jure qu'il y a des trucs incroyables dans les maisons bruxelloises.

## **Les relations professionnelles**

J'ai une relation de commanditaire à client et quand ce sont des petits chantiers, ça ne va pas beaucoup plus loin. Mais quand les chantiers sont plus importants, j'ai plus de contacts et c'est toujours riche.

Je m'intéresse à ce que les autres font comme métier. Souvent j'essaie de savoir ce que mes clients font dans la vie.

Les gens s'émerveillent de mon travail et c'est toujours un plaisir. J'aime bien aussi proposer aux clients, sur des chantiers un peu plus longs, de venir voir leur vitrail sur l'établi, en train d'être restauré ou en train d'être créé. Et je crois que ça crée un peu de lien. Ça n'arrive pas souvent parce que les gens, une fois qu'ils ont restauré leurs vitraux ne sont pas amenés à revenir, mais j'ai parfois des clients qui reviennent régulièrement et là, je me dis que c'est parce que j'ai quand même noué un lien qui n'est pas que professionnel. Ça me fait plaisir d'y croire, je ne sais pas si c'est vrai.

## **Souvenirs, souvenirs...**

Je me souviens d'une vieille dame qui était tombée plusieurs fois et ne sortait presque plus de chez elle. Elle était à côté de moi pendant que je travaillais et elle me racontait sa vie. C'était chouette. Ce n'est pas une obligation, les gens ne font pas toujours ça. Mais elle était assez seule et j'ai été, pendant quelques heures, sa compagne de la matinée.

Je pense aussi à la maison Saint-Cyr, que j'ai connue à des stades très différents. Elle vient d'être restaurée depuis un an ou deux mais j'avais fait un devis il y a plus de 10 ans. Je l'ai vue évoluer, puis stagner parce qu'on n'y a rien fait pendant des années. Puis on m'a redemandé des devis. J'ai vu l'évolution de la dégradation de la maison puis après, quand elle a commencé à être restaurée, j'ai été amenée à y retourner plusieurs fois et j'ai vu l'évolution de la restauration. Aujourd'hui, cette maison renaît et pour moi, c'est le souvenir d'un lieu mythique à Bruxelles que j'ai vu se dégrader puis revivre.

## Et demain ?

Je pourrais craindre que les gens ne s'intéressent plus au patrimoine. Mais je n'ai pas l'impression que ce sera le cas.

Le travail en lui-même n'a pas évolué depuis mille ans, depuis le Moyen Âge. C'est plus ou moins toujours la même technique, même si il y a des gens qui ont proposé d'autres choses, parfois moins chères parce qu'on n'y a rien fait.

Il reste plein de gens qui adorent les vitraux. Même si parfois, on me raconte des histoires de vitraux jetés dans des containers mais je suppose qu'il y en a toujours eu... Les gens sont plus sensibilisés au patrimoine maintenant qu'à une autre époque. Et je pense que des événements comme les Journées du Patrimoine y sont pour beaucoup, pour sensibiliser le public à ce qu'ils ont chez eux. Quand ils viennent visiter des ateliers comme le mien, ils se rendent compte du travail qu'il y a derrière et comprennent alors qu'on ne met pas ça à la poubelle.

Je pourrais craindre qu'à l'avenir, on imprime des vitraux, et qu'on les colle sur un film plastique à la fenêtre. Et qu'on perde un certain savoir-faire. Je me souviens avoir été contactée par une société qui propose de reproduire le relief des verres qui n'existent plus. À la fois, c'est très intéressant de se dire qu'on reproduit des verres qui n'existent plus. Mais l'étape suivante, c'est qu'on reproduit tout le vitrail avec une imprimante 3D. Mais le résultat ne sera jamais pareil à un vrai vitrail.

## L'objet

Si j'avais apporté un objet, j'aurais pris du verre puisque le vitrail est un assemblage de verre et – comme je le disais, dans mon cas – le plus souvent du plomb.

## CUISINIER À DOMICILE ET PROFESSEUR DE CUISINE

**Philippe Van Cappellen**

3 février 2020



### Mon travail

Je suis cuisinier de formation. Depuis tout petit, je suis tombé comme Obélix dans la marmite. Et actuellement, je fais ça de trois manières différentes : je donne des cours de cuisine privés, je propose un service traiteur à domicile et je donne du conseil à d'autres. Par exemple, ce midi, je conseillais une chaîne belge de restaurants qui fait des pizzas.

### Ce que j'aime... ou pas

Je ne travaille pas, je ne fais que ce que j'aime. C'est déjà une chose importante. Donc rien ne me déplaît. Enfin si : je n'aime pas le travail administratif. Envoyer une facture à mes clients par exemple. Sinon, j'aime tout. C'est vrai que mon métier est très varié. J'aime tout, y compris les tâches ingrates éventuellement comme la vaisselle, parce que je trouve que la vaisselle est importante. Si on sert dans une vaisselle sale, le travail est dévalorisé. J'aime le contact avec les clients. J'ai troqué ma veste blanche pour sortir des cuisines, pour être en contact avec les clients et, étant timide au départ, je me suis forcé à faire ça en ouvrant un restaurant il y a quelques années, où je faisais tout, tout seul. J'ouvrais la porte, je servais les clients, je faisais la cuisine, je faisais la vaisselle donc je faisais la totalité de l'accueil comme s'ils venaient chez moi. Ça ne correspond pas à ma formation qui était une formation dans un restaurant étoilé, où la cuisine était souvent à l'écart et où il y a un chef, une brigade, et où il faut monter petit à petit les grades. J'ai eu l'occasion de côtoyer les grands chefs donc j'ai eu l'occasion de voyager un petit peu dans les pays culinaires comme la France, côtoyer les grands chefs aux États-Unis. Puis je suis sorti de ça pour faire ce que je voulais de la manière dont je le voulais.

### Les compétences nécessaires

Il faut avoir un bagage au départ, que ce soit technique ou scientifique. Mais il faut aussi savoir évoluer parce que les gens mangent différemment, la nourriture change. J'ai beau avoir fait des grands restaurants avec des grands chefs, si j'applique maintenant la cuisine que j'ai apprise, je loupe l'évolution de mes clients, qui lisent, voient plein de choses à la télévision. Ils ont une prétention d'une certaine compétence par leur vécu et ce qu'on peut voir via les différents médias. Donc il faut s'adapter, continuer à lire pas mal d'ouvrages culinaires. J'essaie de toucher à de nouveaux produits, actuels, des chefs à la mode, que j'aime moins, que j'aime plus. Il y a une mode, une tendance. Je suis très légumes mais les gens ne sont pas toujours très légumes. Ils en parlent mais quand on les met sur l'assiette, on voit qu'ils restent sur le côté. Je me force à mettre beaucoup de légumes. Il y a des clients qui les raflent.

C'est très intéressant d'essayer d'évoluer avec la clientèle. Quand j'offre mes services du côté service traiteur à domicile, cours de cuisine mais également du côté service aux professionnels, où c'est tout à fait autre chose. Je dois m'adapter à l'actualité et à la demande de mon client qui demande que je crée des choses pour son concept. C'est intéressant comme travail parce que je me remets en question et je vais voir les autres, je m'adapte et je donne un travail unique à la demande de mes clients. Il faut une compétence, une flexibilité mais il y a une connaissance de départ à avoir, comme dans chaque métier. Le reste, c'est sur le terrain et le facteur humain est très important.

## Mes horaires

Je passe beaucoup d'heures à travailler mais je n'ai pas réellement l'impression de travailler sauf quand je dois faire le travail administratif, que je n'aime pas.

## Les relations professionnelles

Un client que d'autres trouveraient difficile est pour moi un client facile. C'est par exemple un client qui veut l'eau sur la table, le vin par terre. C'est difficile mais c'est ce qu'il veut donc c'est facile si on suit sa logique. Suivre les instructions du client qui veut avoir quelque chose d'inhabituel est facile s'il parvient à bien exprimer ce qu'il veut. C'est à moi à soutirer ces informations. Ce qui est difficile, c'est quand le client hésite : «je prendrai du poisson ou de la viande». C'est parfois difficile d'essayer de le canaliser vers un choix précis. En conclusion, un client difficile ou exigeant est facile quand il sait ce qu'il veut. Et ce qui est difficile est le client qui ne sait pas vraiment ce qu'il veut.

La confiance que m'accorde le client est importante. Parmi mes clients, j'ai parfois la troisième génération. Dans un cours de cuisine, j'ai eu les grands-mères qui étaient à l'époque mamans, puis j'ai eu leurs filles et maintenant, j'ai leurs petites-filles. Ça, c'est assez magique. Lorsque je donne des cours de cuisine à domicile, c'est un luxe, j'ai la chance de ne donner que du plaisir aux gens. Et le public a évolué. Ces trois générations m'ont demandé une approche différente. Au début, les dames écoutaient ce que j'avais à leur apprendre. La génération d'après parlait déjà un peu plus mais entre elles, elles étaient moins à l'écoute. J'étais un prétexte pour qu'elles soient ensemble. Avec la plus jeune génération, je me demande parfois ce que je fais là. Il arrive que je ne sois qu'un prétexte pour qu'elles soient ensemble et j'ai dû m'adapter à ça. Elles sont là pour apprendre mais... pendant qu'elles sont au téléphone et papotent.

Dans mon service traiteur, humainement, il faut s'adapter aux clients. C'est parfois très protocolaire, ou pas du tout. Certains clients me disent qu'il ne faut pas de serveur parce que les enfants de la famille vont servir. D'un côté, il faut trois maîtres d'hôtels et de l'autre côté, les petits-enfants viennent servir avec moi et c'est très gai.

Quand je fais mon troisième travail, le conseil aux professionnels, je rencontre des personnes que je n'aurais jamais rencontrées autrement, comme des Tchétchènes ou des Syriens... C'est une richesse de pouvoir les rencontrer.

## Souvenirs, souvenirs...

Comme je prends souvent du plaisir, j'ai beaucoup de bons souvenirs. D'avoir rencontré plein de gens célèbres, que ce soit des politiciens, des présidents... D'avoir travaillé à l'étranger. Mais il y a une rencontre assez importante côté professionnel qui m'a marqué : je travaillais aux États-Unis et l'hôtel

m'avait envoyé pour un dîner en Californie. J'y allais pour représenter l'hôtel, avec le chef local, dans un truc très chic, très beau, avec Paul Bocuse. Tout le monde le connaît, c'était le pape de la cuisine. On devait confectionner un repas à trois. J'avais à peine 30 ans. Cuisiner avec le pape de la gastronomie française connu mondialement... je me sentais tout petit. Je parlais à peine anglais mais je devais diriger toute une équipe et ça s'est bien passé. Je m'occupais du dessert, lui du plat et le chef qui accueillait dans son hôtel faisait les entrées. Donc, j'étais le seul bilingue et les autres ne parlaient que l'anglais. Bocuse, lui, ne parlait pas anglais. Et il me dit que leur bouillon ne ressemble à rien. «Est-ce qu'ils n'ont pas un petit cube Liebig ?». Je trouve ça assez magique, parce que ça signifie qu'il emploie aussi des aides industrielles pour un peu rebooster le goût. Et le midi, entre les préparations, on mangeait saucisses et purée, tout le monde ensemble et Paul Bocuse s'asseyait à nos côtés. C'est un souvenir professionnel qui me restera longtemps.

## Et demain ?

Tout le monde devra manger. Sans manger, on meurt. Je pense que je vais cuisiner pour tous ceux qui veulent goûter à ma cuisine tant que ce sera encore correct.

J'ai beaucoup de chance. J'ai travaillé deux ans en tant que consultant pour une industrie alimentaire. C'était assez impressionnant de voir ces machines qui font un boucan monstre. Mais avant que la nourriture ne rentre dans ces machines, il y a un chef ou un cuisinier, un homme ou une femme, qui a mis la recette au point par petites doses. J'ai la chance d'avoir dirigé cette équipe pendant deux ans, j'avais neuf personnes à diriger et oui, même si c'est industriel, l'industriel a dû être façonné quelque part.

Le goût évolue. La machine ne va pas remplacer l'homme, elle va l'aider. Et les gens vont au restaurant pour avoir ce contact humain avec la serveuse, le serveur, la cuisine, le concept. On goûte toutes sortes de cuisine, quand on veut. Grâce au téléphone, on se fait livrer. Les gens vont toujours manger et ça évoluera je pense positivement. Evidemment, il y aura des dérives comme dans tous les métiers.

## L'objet



J'ai apporté mon tablier, dont j'ai besoin pour travailler. J'avais traditionnellement une veste blanche et un tablier blanc. Et il y a quelques années, j'ai voulu changer parce que la veste toute blanche, ça fait très solennel. Je voulais être plus proche de mes clients, comme je mange avec eux. Un cuisinier qui mange avec ses clients, ce n'est pas tous les jours ! Je voulais garder la chemise blanche et je me suis découpé dans une peau de veau un tablier que je porte. Il est facile. Je le nettoie puis je mets du lait à base de cire d'abeille pour qu'il soit souple et brillant.

# ÉCHEVINE

**Ann Gilles-Goris**

6 janvier 2020



## Mon travail

J'ai été pendant 6 ans échevine de l'Action Sociale, de la Santé et de la Démographie à Molenbeek.

Echevine de l'Action Sociale, ça comprend le travail avec et pour les seniors, les personnes en difficulté au niveau social... L'État Civil, ce sont les mariages, la démographie, les papiers d'identité etc. J'avais demandé d'avoir le tourisme aussi parce que je voulais une part de créativité.

En étant échevine, j'ai découvert des réalités que je ne connaissais pas. Des personnes par exemple, qui essaient par tous les moyens d'avoir accès au territoire, via la reconnaissance d'enfants. Le fait de faire reconnaître son enfant par un monsieur belge, qui a déjà une famille, etc. S'il reconnaît votre enfant, même si vous ne l'avez peut-être jamais rencontré, l'enfant devient belge et vous avez accès au territoire. Ça dit que des gens essaient de passer par les mailles. Ça dit aussi la souffrance des gens qui en arrivent à faire des choses comme ça. Ça met en balance la loi et le vécu des gens. Qu'est-ce qui fait que certains en arrivent à poser des actes totalement illégaux pour pouvoir arriver à quelque chose ? Est-ce qu'on reste dans la loi ?

Moi, en tant qu'échevine, j'estimais que j'avais à appliquer la loi. Mais ce n'est pas pour ça que je ne peux pas aider les gens à trouver des moyens légaux pour arriver à ce qu'ils veulent. Je ne leur promettais rien mais je les accompagnais et les aidais dans la démarche. Je n'ai jamais dit à quelqu'un «moi, je vais vous arranger tout ça». Je ne trouvais pas ça honnête par rapport à la loi, ni honnête par rapport à la personne, de faire des promesses...

## Ma formation

Je suis kiné à la base, entres autres, et j'ai fait mon mémoire de fin d'année sur le fait de susciter la dignité de la personne dans son expérience de la maladie.

## Ce que j'aime... ou pas

Se remettre en question, c'est quelque part se mettre en danger. Pour moi, c'est ce qui était compliqué en politique parce que beaucoup de gens ne sont pas prêts à se remettre en question, ne se demandent

pas pour qui ils sont là. À force d'y être, on s'approprie le pouvoir. La remise en question est salvatrice si on accepte de se poser des questions : cet acte ou cette parole étaient-ils nécessaires ? Ont-ils permis à quelqu'un de grandir ? Ai-je été à l'écoute ? Ou ai-je juste cherché à asseoir mon pouvoir ?

La plus grande satisfaction, c'est le volet relationnel de ce travail. J'ai pris vraiment le temps d'écouter et d'aller sur le terrain. Ma plus grande satisfaction, ce sont les rencontres avec les gens de toutes sortes, les seniors, les lieux liés à la culture et au tourisme, les mariages célébrés pour des gens du monde entier, des Chinois, des Australiens, des Afghans, des Ouzbeks... Je suis passionnée par la rencontre et j'avais des portefeuilles qui me permettaient d'aller à la rencontre des gens. Ça m'a passionnée. Je dirais, aujourd'hui que je ne suis plus échevine, que c'est ce qui est le plus valorisant. Je me promène en rue, au grand magasin ou n'importe où, et il y a toujours des gens qui m'accostent. J'ai tissé quelque chose, une confiance. Je pense avoir beaucoup écouté les gens et ils y étaient très sensibles. Ça me marque beaucoup. C'est un trait qui me semble très important. Les gens ont besoin d'être entendus, respectés. Ce que j'aime moins, c'est la concurrence qui pousse certains à faire sauter les projets des autres, ne pas accepter que des projets passent parce qu'on n'a pas envie de donner des moyens pour le projet de quelqu'un d'autre, on ne soutient pas les propositions... Ça existe mais on revient là au fait de se demander si on réfléchit et travaille pour le bien commun ou si on est là pour défendre son petit territoire à soi. Certains ne veulent pas donner trop de lumière aux autres. Mais je pense que la politique peut être un formidable moyen pour soutenir, créer, encourager les gens, encourager les actions civiles, citoyennes. J'en garde malgré tout quelque chose de positif.

Pour moi, une des difficultés, c'est que ceux qui sont depuis trop longtemps en politique se sont parfois approprié le terrain et en ont fait une affaire personnelle plutôt qu'une affaire de bien commun. C'est le côté sombre : l'ego et le rapport à soi. Mais le côté lumineux de la politique, c'est quand on le prend comme un service à la construction de la cité.

## **Un travail utile ?**

J'ai créé un conseil des aînés à Molenbeek, qui n'existait pas avant, pour que les aînés aient leur place et puissent poser une parole au niveau de la société. Je suis partie du désir des seniors. Je leur ai dit qu'il était intéressant de mettre en place un conseil mais je voulais savoir ce qui pour eux était important. Je leur ai demandé d'écrire une lettre. Une quarantaine de personnes sont venues à une première réunion puis une vingtaine de personnes ont écrit et m'ont parlé de leur histoire, de ce qui était important. C'est à partir de ces lettres qu'on a organisé une réunion, en voyant les différentes thématiques importantes : le logement, la santé, la solitude. Ensuite on a créé des entités de réflexion et ce conseil continue maintenant sa vie. Je pense que ce qui m'a semblé intéressant, c'est que pour construire du solide, il faut que ça parte du désir des personnes elles-mêmes. Trop souvent, on impose un projet. Mais si ça ne rencontre pas le désir, l'attente des personnes, ça ne va pas tenir dans le temps.

Aujourd'hui, suite à cette réalisation, il y a un groupe qui visite des personnes seules, il y a des cours de natation ou de tai-chi, de révision de permis de conduire, des activités culturelles, du travail intergénérationnel. Ils sont partis avec des jeunes mamans... C'était de l'interculturel. Les seniors sont plutôt d'origines belgo-européennes à Molenbeek mais ils rencontrent des jeunes issus d'autres lieux, même s'ils sont nés en Belgique. Donc, dans cet aspect-là, on est au cœur de ce qui me paraissait intéressant pour construire une société... Si on ne crée pas de ponts, on va vivre côte à côte et s'il n'y a pas de reconnaissance mutuelle, on ne peut pas construire ensemble. Le politique est là pour être au service de ces projets. Et quand on part ou qu'on n'est pas réélu, il faut que le projet puisse continuer.

## Les relations professionnelles

J'ai beaucoup aimé travailler avec les gens de l'administration. Je leur avais dit «vous étiez là avant moi, vous serez là après moi» et effectivement... Je pense qu'il faut faire confiance aux gens qui sont là, qui connaissent le travail ou qui sont en apprentissage. Quand on tisse un lien de confiance, les gens vous le rendent. C'est vrai aussi au niveau de l'administration. C'est toujours une joie de revoir les gens. Mais c'est sûr qu'il faut mettre des œillères parce que c'est un milieu difficile avec des jalousies, des egos, des super egos. Et quand les gens avec qui vous travaillez sont contents, ça ne plaît pas toujours non plus à d'autres. C'est là où la remise en question est importante : qu'est-ce que je cherche ? Pourquoi suis-je là ? ... Mais pour avancer et garder le cap, il faut avancer en mettant des œillères.

En politique, il faut s'entourer d'une équipe et se faire confiance. Mais c'est intéressant, on bâtit des liens. On peut choisir d'être dans l'autorité, dans le narcissisme. Je m'en suis rendu compte un jour où j'ai vu que sur les photos, ce sont toujours les mêmes qui sont sur les bonnes places. C'est un enjeu. Finalement, certains jouent là-dessus et sont très doués pour ça. Parfois, il faut savoir se mettre en avant. Mais jusqu'où ?

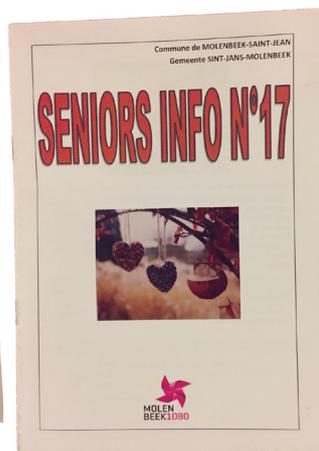
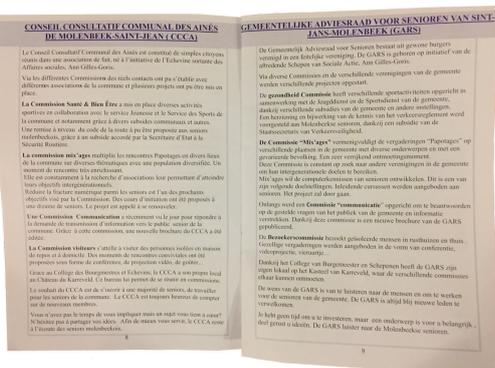
C'est à la fois un travail solitaire et un travail d'équipe. Moi, j'étais plutôt du style à proposer des projets. Parfois, je fatiguais un peu les gens. Mais quand l'équipe vous fait confiance, on peut aller loin avec des tout petits moyens et faire des super trucs. Parfois, il y a des gros bazars avec plein d'argent mais où personne n'est motivé. Comme dans l'associatif où on fait de très belles choses avec des tout petits moyens.

## Souvenirs, souvenirs...

Le jour où on a inauguré à La Fonderie l'exposition «Faites quelque chose de beau» en partenariat avec l'Académie de dessins et des arts visuels, c'était le soir des attentats à Paris. Ça m'a frappée, ce lien entre «faites quelque chose de beau» et les jeunes d'ici qui vont tout faire péter à Paris. Pourtant, beaucoup de belles choses se passaient à La Fonderie à ce moment-là.

## L'objet

Une des choses que j'ai créées, c'est le Seniors Info, qui n'existait pas. Mais à l'heure où tout le monde est sur les ordinateurs, les seniors ne sont pas tous sur des ordinateurs. Il y avait dans le Seniors Info des informations, des activités... Le projet a été poursuivi par le service. Ce sont des choses satisfaisantes.



# GRAPHISTE

Rémi Desmots

3 février 2020



## Mon travail

Je travaille dans deux domaines particuliers : la vidéo et le graphisme. Ici, je vais parler du graphisme, notamment la mise en page de bande dessinée. Au contact des différents auteurs, de nos expériences communes, j'essaie de m'aventurer sur leur terrain. C'est amusant à faire.

Quand je travaille sur une revue BD, les auteurs ont déjà mis en page leur bande dessinée. Mon travail consiste à mettre en page l'ensemble de l'ouvrage, à mettre leurs BD en valeur tout en restant relativement discret. Pour la vidéo, c'est la même chose : je dois m'impliquer dans un sujet, découvrir son univers, profiter du travail qui a été fait auparavant par mes collaborateurs et m'accaparer pleinement le sujet. Je suis assez à l'aise là-dedans.

## Dans quelle structure ?

C'est plus facile pour moi de venir de l'extérieur de la structure commanditaire que de travailler à l'intérieur. Dans ma vie professionnelle, j'ai déjà eu des propositions d'emploi pour venir travailler à plein temps dans une structure mais j'ai toujours décliné l'offre. Financièrement, c'est évidemment plus intéressant. Pour dégoter un crédit auprès de ma banque afin de m'acheter une maison ou une voiture, c'est tout de même plus facile de le faire en étant salarié qu'en étant indépendant. Mais c'est moins bien pour le travail. En venant de l'extérieur d'un projet, je peux apporter un regard neuf sur le sujet et offrir des propositions originales. Selon moi, c'est une force de faire comme cela et ça me convient bien.

## Ce que j'aime... ou pas

Je crois que ce qui me plaît le plus, c'est l'aspect créatif du métier. Je n'ai pas réellement l'impression de travailler. Quand on fait appel à moi, on commence par échanger. J'essaie de coller à leur vision, tout en apportant quelque chose en plus. Ensemble, nous essayons de trouver une voie juste.

Il y a une difficulté que je rencontre de plus en plus... C'est en rapport avec mes choix de vie. Cette difficulté, c'est d'être à l'heure. Pas aux rendez-vous mais pour rendre les projets. Plus le temps passe, plus je mords sur la deadline. Je crois que j'en ai besoin. J'en ai parlé il n'y a pas longtemps avec un auteur qui me disait qu'il avait le même problème. C'est une question de fonctionnement, ça va de pair avec

une envie de ne plus aller très vite. Avant, on travaillait sur des projets avec des deadlines imposées par la production. Je n'ai plus envie de rythme. J'ai envie de prendre le temps sur les projets, d'effectuer les recherches et d'approfondir le sujet à traiter, même si ce temps de préparation n'est pas toujours rémunéré. Le travail ne peut être que meilleur ainsi et je gagne en qualité de vie également. C'est du «slow-graphisme», si vous me permettez cette comparaison avec le slow-food. C'est plus confortable de ralentir un peu. C'est assez dans l'air du temps que d'essayer de freiner un peu cette course qui ne veut pas dire grand-chose finalement. Ce n'est pas toujours possible, bien entendu : j'ai aussi mes factures à payer ! Et pour ne pas rater un contrat important, je dois parfois me plier à certaines exigences de terrain. Prendre du temps pour faire les choses bien, c'est un mode de vie.

## Les compétences nécessaires

Il y a dans mon travail certaines compétences techniques incontournables. Certaines s'acquièrent lors des études, d'autres avec l'expérience. Mais ce qui peut faire la différence, c'est la curiosité que l'on peut avoir pour le sujet à aborder. Si les compétences techniques manquent, on ne peut pas mettre en page. Mais on peut se former. Par contre, être capable de s'accaparer les sujets et faire preuve de créativité, c'est ce qui peut faire la différence. Et la qualité des relations avec le client ou les collaborateurs, c'est aussi ça qui fait la différence. Pour faire une bonne mise en page, il faut rentrer dans l'univers du commanditaire – ici, des auteurs de BD –, comprendre ses intentions et mettre son travail en valeur. Le petit plus, c'est de savoir étonner son client.

Pour ce qui est des compétences techniques – les logiciels et le travail numérique – il faut accepter de se former continuellement. Les technologies sont en constante évolution. En audiovisuel, c'est pareil. Mais il faut aussi avoir conscience de ce qui a déjà été fait par le passé. En sortant de l'école, on ne sait pas tout. Pour mettre un texte en page, maîtriser les outils numériques et savoir télécharger une typographie sur le web, ce n'est pas suffisant. Un graphiste doit avoir un niveau culturel assez large et connaître l'histoire de son domaine de compétence. Il faut comprendre ce qu'est un caractère typographique, ses spécificités, apprendre l'histoire de l'invention de l'imprimerie, découvrir le travail des lettrés, des affichistes, etc. Aujourd'hui, les jeunes graphistes sont bons. Ils travaillent avec les outils numériques. Cela dit, il ne faut pas oublier qu'il y a 50 ou 60 ans, il y avait aussi de très bons graphistes. Leurs outils étaient différents mais le travail était de qualité égale. Il faut se nourrir de leurs expériences, de leurs travaux. Donc toujours garder un œil sur ce qui a déjà été fait et ne pas avoir peur de s'en inspirer.

## Mes horaires

Le travail donne du sens à ma vie. Bien sûr, ma personnalité ne se résume pas au travail que je fais mais je pense qu'elle y contribue grandement. Comme je travaille principalement à la maison, le travail contamine un peu tous les moments de ma vie. Mais je sais que je ne suis pas que mon travail. Ma vie familiale fait aussi de moi ce que je suis.

Pourquoi travailler ? Pour le salaire évidemment, mais pas uniquement. Mes parents travaillaient énormément. Je sais qu'aujourd'hui, il est de bon ton de dire qu'on travaille beaucoup. Mon modèle, c'était des parents qui travaillaient tout le temps. Quand ils revenaient à la maison, ils parlaient boulot. Mon père était imprimeur. Ma mère travaillait avec lui donc l'imprimerie était toujours là, tout le temps. Je n'ai connu que ça et du coup, travailler tout le temps me paraît simple. Mes horaires sont ceux que je m'impose.

## Les relations professionnelles

De l'échange avec mes clients naissent le relationnel et la créativité. C'est ce qui me plaît le plus. Parfois, travailler seul est un peu pesant. Par contre, c'est un avantage car je coûte moins cher. Parfois, je travaille en équipe et cela me plaît bien. C'est surtout le cas avec le client.

Le plus important, dans les relations, c'est l'échange. S'il n'y en a pas, je vais rester dans mon bureau toute la journée et je vais faire les choses à la chaîne selon mon seul point de vue. Quand il y a une possibilité d'échanger avec l'autre, mon travail évolue car cela m'oblige à me confronter à un autre point de vue. Personnellement, je suis plutôt de nature solitaire et taiseux. Grâce à mon métier, j'ai la chance de pouvoir m'ouvrir aux autres. Donc le travail me rend sociable.

## Souvenirs, souvenirs...

Je suis parti à La Havane pendant une quinzaine de jours pour travailler sur un projet de mise en page. Je faisais de la vidéo en même temps et j'ai pu m'imprégner de la vie de là-bas, ce qui m'a permis de travailler plus justement mon sujet. C'était très chouette parce que c'était un ouvrage lié au patrimoine donc j'ai dû visiter La Havane d'une façon singulière. Comme touriste, je serais complètement passé à côté de la ville parce que ce n'est pas facile de se balader comme on veut là-bas. Cuba, ce n'est pas une démocratie. Découvrir La Havane pour raisons professionnelles, c'est se permettre de voir autre chose. On est plus proche des habitants, on peut discuter avec eux, on va un peu plus loin, dans des quartiers moins touristiques, plus populaires. On dépasse l'idée carte postale de La Havane et ça, c'est intéressant. C'est vraiment un bon souvenir. La Havane, je n'y serais pas allé en tant que touriste. Par contre, j'ai pris beaucoup de plaisir là-bas parce que c'était tout un univers. Et dans mon travail, cette ville est encore présente grâce à certains projets. Ça reste un beau souvenir. Il y en a d'autres, comme à Alger, où je ne serais pas allé non plus pour le tourisme. D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de tourisme là-bas. Ce sont des bons souvenirs parce que ce sont vraiment des découvertes humaines et patrimoniales exceptionnelles.

## Et demain ?

Pour ce qui est de l'évolution du métier, je dirais qu'il y a toujours un aspect technologique qui est à prendre en compte mais c'est la partie facile. Des nouveaux médias sont toujours apparus. C'est un aspect assez ludique pour moi, j'aime bien me former en continu.

Par contre, la base du métier ne varie pas : il faut faire preuve de créativité. Et la créativité, ça se cultive et ça se passe entre êtres humains : se confronter à des idées, que l'on doit créer une affiche, une bande dessinée, une mise en page, un film etc. Peu importe le média... Au départ, c'est quand même des idées dans la tête, des échanges, un dialogue. La créativité se fait entre personnes. Il s'agit toujours de raconter une histoire et c'est ça le plus intéressant. C'est là où, personnellement, je sens que j'évolue dans mon métier. Je rencontre des gens, je parle avec eux, je me confronte à des difficultés, j'essaie de les dépasser. Je continuerai à dessiner, que ce soit en numérique ou au crayon, à la peinture, au fusain... Peu importe le médium. Quand j'étais gamin, je dessinais tout le temps. À l'adolescence, j'ai arrêté. Maintenant, j'y reviens, grâce au métier et aux rencontres. Lors de mes rencontres professionnelles, je m'adapte et j'essaie d'étendre un peu mes compétences. Quand on me propose de nouvelles choses, je tente le coup. En cherchant perpétuellement à me renouveler, ma vie professionnelle est plus enrichissante.

## L'objet



J'ai apporté un Criterium, un porte-mine. J'ai beau travailler en numérique, je suis toujours en train de griffonner un truc, faire un petit croquis sur un bout de papier. J'ai un crayon optique et une tablette graphique mais j'ai surtout ce Criterium.

Avec un appareil photo numérique entre les mains, ça paraît tellement facile d'appuyer sur le déclencheur qu'on oublie que le travail photographique est un travail difficile. Saisir le bon moment, le bon mouvement, tout en laissant une place au hasard. Il est certain que ce n'est pas l'appareil qui fait le photographe. Devant une feuille blanche et un crayon à la main, on a déjà moins tendance à se prendre pour un dessinateur. La plupart des gens disent ne pas savoir dessiner, pensent que c'est un travail laborieux, qu'il faut passer des heures de souffrance pour réussir un bon dessin, qu'il faut un matériel spécifique pour l'exécuter correctement, etc. Penser cela, c'est oublier qu'un dessin peut être spontané, très éloigné des proportions académiques, être à moitié raté et avoir une certaine force. Les enfants font cela tout le temps avec ce qui leur tombe sous la main.

Pour moi, l'outil est toujours secondaire. J'aime m'équiper en conséquence – et j'avoue que c'est aussi une façon de me rassurer en choisissant les meilleurs outils pour l'occasion – mais ce n'est pas ce qui est le plus essentiel. Dans l'exposition permanente de La Fonderie, il y a plein d'outils mécaniques exposés, des grosses machines précises et mécaniques. Sans la main de l'homme, ce ne sont que des bouts de ferraille qui finiront par rouiller. Sans l'œil de l'artiste, l'appareil photo ne sert à rien. Le crayon, c'est pareil.

# INFORMATICIEN

**Guido Hulsbosch**

5 octobre 2020



## Mon travail

Ma dernière mission, c'est en support informatique dans un hôtel. Or il y a énormément de métiers en informatique. Mais on pourrait simplifier en disant qu'il y a ceux qui font de la programmation, qui écrivent et conçoivent des programmes ou des app comme on dit maintenant, des applications. Puis il y a des utilisateurs. Et j'essaie de faire le pont entre les utilisateurs et les équipes techniques. Les utilisateurs ont parfois des questions, parce que le software ou le logiciel ne fonctionne pas correctement, ou ils ont découvert une configuration où ça ne fonctionne pas, où il y a un bug. Alors il faut entrer en contact avec les développeurs. Et les utilisateurs, en général, n'ont pas le temps ou l'envie de se lancer dans cette discussion, ou bien ils veulent faire quelque chose avec le software qui n'a jamais été prévu alors il faut une discussion avec les concepteurs du système pour voir si ça peut se rajouter. Ou bien il y a une fonctionnalité dans le logiciel qu'ils ne connaissent pas alors il faut leur expliquer. Donc il y a une partie formation aussi. Ce qui m'intéresse, c'est le dialogue d'un côté avec les utilisateurs et de l'autre côté avec les équipes techniques. C'est très varié.

## Ma formation

J'ai fait des études de mathématiques et je me suis retrouvé en informatique où j'ai fait tout un parcours.

## Ce que j'aime... ou pas

Ce qui me plaît le plus, c'est de pouvoir apporter une solution à quelqu'un qui était bloqué dans une certaine situation. Et alors parfois, on peut expliquer ou on peut montrer qu'il y a déjà une solution dans le software, ou bien on fait faire un développement supplémentaire et la personne est contente. Et ça, c'est chouette. Il y a un côté social que j'aime bien. Il y a un certain challenge, un défi parfois pour pouvoir résoudre un problème. Quand on réussit à trouver une solution, c'est assez gratifiant.

Ce qui est facile dans mon travail, c'est quand quelqu'un vient avec une demande et que la solution est relativement facile à mettre en place par les développeurs. Alors on peut apporter une solution en relativement peu de temps. Ce qui est parfois un peu frustrant, c'est quand il faut rentrer dans des dialogues avec les développeurs. Il y a parfois des choses qu'ils pourraient faire assez facilement mais ça ne rentre pas dans leurs priorités. Alors parfois, ça prend beaucoup de temps et c'est un peu frustrant.

Ce qui est difficile aussi, c'est quand il y a un problème urgent, par exemple quand plus rien ne fonctionne à la réception de l'hôtel. Et il y a 5 personnes qui attendent pour faire le checking... parfois il y a des situations un peu stressantes.

## **Les compétences nécessaires**

Il faut avoir un esprit analytique. Souvent, on a des questions... il y a ceci qui ne fonctionne pas. Alors il faut presque faire un entretien, avoir une discussion avec la personne pour essayer de pouvoir simuler le problème dans une autre configuration pour pouvoir le rapporter aux autres helpdesks ou aux équipes techniques.

Il faut aussi une qualité d'écoute : être à l'écoute de ceux ou celles qui ont un problème. Il faut avoir beaucoup de patience aussi parce que ce sont des gens qui sont très bien dans ce qu'ils font mais il ne vont peut-être pas expliquer le problème dans un esprit très analytique. Donc il faut un peu débroussailler parfois. Il faut un peu de patience.

## **Particularités**

En anglais on dit «devil is in the details». Parfois il y a un petit détail qui fait toute la différence et parfois, c'est une version d'un certain logiciel qui n'est pas à jour, qui fait que le comportement est différent. Il faut parfois mettre une casquette de Sherlock Holmes pour essayer de comprendre ce qu'il se passe.

## **Souvenirs, souvenirs...**

Ce qui me vient à l'esprit n'est pas quelque chose de très récent. Il y a longtemps, je m'occupais d'un autre logiciel dans le monde bancaire et on avait un client à Bruxelles. À un moment donné, on avait une réunion à Londres.

On est allé manger avec les clients. Ils étaient deux et nous deux de Bruxelles. On n'y allait pas très régulièrement mais pour moi, ça n'avait rien de très particulier. Mais la semaine suivante, on a eu contact avec une de ces personnes, du client, et cette personne avait été complètement émerveillée par ce voyage parce que, pour des raisons familiales, elle n'avait plus voyagé depuis des années. Cette excursion à Londres avait été pour elle une bouffée d'oxygène et ça lui avait fait un bien incroyable. Je me suis dit que souvent, ce qu'on peut considérer comme banal n'est pas du tout banal pour d'autres parce qu'ils peuvent être dans des situations de vie complètement différentes. Je me suis toujours rappelé de ça.

## **Et demain ?**

Dans ce secteur, moi je crains qu'on évolue dans une société où les gens vont être de plus en plus obligés de s'occuper eux-mêmes de problèmes qu'ils ont. Je me rappelle quand j'ai commencé à travailler, il y avait encore des secrétaires qui tapaient des lettres. Maintenant, ça n'existe plus. Tout le monde utilise Microsoft Word et on imprime, on change le papier dans l'imprimante quand il n'y en a plus. Tout ça était fait par quelqu'un, c'était un métier à part entière. Maintenant, ce que moi je fais, c'est quelque part

essayer de trouver une solution pour un problème donné. Je vois l'évolution, on n'a plus de contact, il faut aller sur un site web où il y a des FAQ, des «frequently asked questions» où on nous dit qu'il faut d'abord faire sa propre recherche parce qu'il y a peut-être déjà quelqu'un qui a posé la même question et il y a une réponse. Oui, c'est possible mais tout ça prend du temps.

Et de plus en plus, quand on va sur les sites de helpdesks, des petites icônes apparaissent qui veulent vous aider. Il faut taper la question et il y a une intelligence artificielle derrière mais qui est quand même un peu limitée. Et finalement, si on a de la chance, on peut formuler une question qui sera envoyée par mail à quelqu'un. Donc les gens devront consacrer du temps à trouver eux-mêmes la réponse sur le site. Ils ne peuvent plus prendre leur téléphone, et expliquer leur problème à Guido, puis Guido fait ses recherches. J'ai l'impression que l'évolution sera qu'il y aura de moins en moins de possibilités d'interaction. On voit ça aussi dans la vie tous les jours, si vous avez un problème avec le téléphone et que vous devez essayer de joindre quelqu'un de Proximus ou Telenet, ils sont tous pareils, c'est la croix et la bannière. Ce n'est pas une évolution que j'aime beaucoup mais ça a l'air d'être dans l'air du temps.

# MÉDECIN EN MAISON MÉDICALE

**Jean-Marie Gilles**

3 février 2020



## Mon travail

Je suis médecin de famille depuis trente ans et je travaille dans une maison médicale, près de La Fonderie, à Molenbeek. Je suis médecin généraliste, dans un quartier populaire. J'ai toujours travaillé ici. Je travaille aussi dans une maison d'accueil à Molenbeek. Ça me plaît beaucoup.

## Ce que j'aime... ou pas

Ce que je préfère dans mon travail, c'est l'aspect relationnel. Ce qui me semble facile, c'est l'accueil. Je n'ai pas ce défaut d'être vite perturbé par les gens qui téléphonent, qui m'interpellent, etc. L'accueil, c'est assez facile pour moi.

Bien sûr, quand on trouve de temps en temps quelque chose de chouette au niveau médical, c'est bien aussi. Mais ça passe peut-être à côté du relationnel.

Ce qui est le plus difficile, c'est peut-être aussi parfois le relationnel mais plutôt dans le travail d'équipe, avec d'autres soignants qu'on ne trouve pas adéquats dans leur manière de travailler.

Un patient peut être difficile aussi mais... qu'est-ce que c'est un patient difficile ? Un patient dont la situation est compliquée, qui a des anomalies, des plaintes complexes, ce n'est pas nécessairement un patient difficile. C'est la situation qui est difficile, pas le patient. Par contre, il y a des situations faciles avec des gens difficiles. On ne sait pas toujours ce qu'ils cherchent. C'est rare, heureusement. Parce que les patients difficiles, honnêtement, on a envie de ne pas les voir. Ils sont rares mais ils existent. Ce sont souvent des gens tourmentés qui rejettent sur ceux qui passent leurs tourments. Ce n'est pas toujours facile de se dire «attention, c'est quelqu'un qui souffre». Il est perturbant parce qu'il veut passer avant tout le monde, parce qu'il n'est pas content, etc. Mais qu'est-ce qu'il y a derrière ça ?

Et puis, les échecs, les morts, l'excès de travail... tout ça est évidemment difficile.

La difficulté est de concilier le positif et le négatif, de trouver un équilibre.

## Un travail utile ?

Le travail donne du sens à celui qui l'exécute. Enfin, j'espère... pour les gens. Quoi qu'ils fassent. Si on a la chance en plus d'aimer son job, on est gâté.

## Les compétences nécessaires

Deux compétences sont essentielles : le côté scientifique et le côté humain. Pour ce qui est du côté scientifique : il faut se mettre à jour, on oublie des choses, on découvre des choses, on ne pense pas à des choses. C'est vraiment une démarche proactive : «Ah oui ! Je n'ai pas pensé à ça, il faut que je pense à ça à l'avenir» etc. Donc il y a un exercice de «musclature» à faire au niveau scientifique, sinon, on se sclérose très vite. C'est important. Et c'est vrai que nous sommes quand même tenus d'avoir une formation continue. Mais ce n'est pas suffisant. Il y a aussi le côté humain qui est important en médecine générale, ça va de soi. Si on n'est pas humain, c'est questionnant, c'est qu'on est mal orienté, je pense.

## Les relations professionnelles

La relation que j'établis avec mes patients est une relation de confiance. En médecine générale, c'est une relation qui est souvent dans la durée. Il n'est pas rare de connaître, dans une même famille, plusieurs générations. C'est aussi une certaine disponibilité. Je dis facilement aux gens de me sonner s'ils voient que ça ne va pas dans les 24 ou 48 heures, de ne pas hésiter. On réfléchit ensemble. C'est une relation de confiance.

## Souvenirs, souvenirs...

Un bon souvenir ? Il y a évidemment ce qui est un peu spectaculaire. Par exemple quand on réanime quelqu'un. On se dit : «Je n'ai pas fait 7 ans d'études pour rien». Heureusement quand même qu'on fait de temps en temps des actes techniques qui peuvent aider les gens ! Mais finalement, ce serait dommage de s'arrêter là-dessus. Les bons souvenirs, c'est finalement ce qu'on ressent et qui est indicible. Quand les gens parlent, expriment les choses avec une attitude de remerciement... Je dirais que mes meilleurs souvenirs, c'est peut-être dans le ressenti que j'ai, parce que je crois en l'homme, même si ça peut être compliqué. C'est parfois même désespérant. Pourtant, il y a de l'empathie mutuelle. C'est ce que je vis. Bien sûr, on ne vit pas des choses très intenses à chaque consultation. Il y a quand même aussi des choses banales, mais il y a régulièrement des petites choses qui touchent.

## Et demain ?

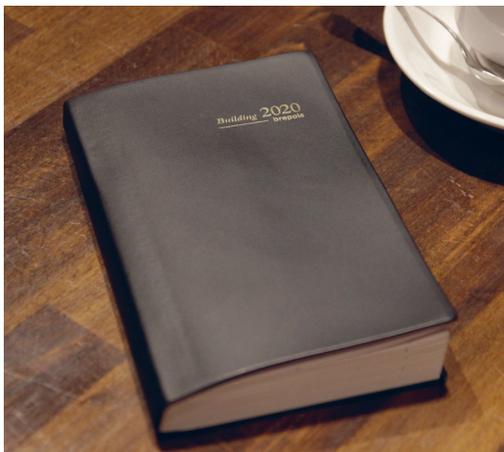
À l'avenir, dans mon métier, je pense qu'il faudra concilier la technologie et la simplicité relationnelle. Je ne rencontre pas tellement cette situation mais j'en entends d'autres qui disent que les patients viennent déjà avec un diagnostic, un traitement, une liste d'effets secondaires. C'est alors au médecin à dire ça oui et ça non. Actuellement, il y a une dérive. La technologie est sensée être un appoint et ne pas remplacer le médecin. Mais la technologie, c'est aussi beaucoup de bonnes choses. Donc, le défi pour l'avenir sera de concilier les deux.

Et puis, il y a les problèmes de médecine à deux vitesses. Je ne sais pas très bien vers quoi on va parce que ça dépend aussi des politiques, selon qu'on soit plutôt d'un côté ou de l'autre. C'est déjà un peu le cas aujourd'hui. Les gens disent qu'ils ne vont pas consulter à tel endroit parce qu'il y a des suppléments. Vers où va notre médecine ? On n'en sait rien. Ce qui est sûr, c'est que la technologie va de plus en plus avoir une empreinte, nous conditionner de plus en plus, ça c'est sûr.

Moi, j'ai connu l'époque sans gsm et sans ordinateur. On va de plus en plus dans ce sens-là : les ordonnances électroniques qui sont obligatoires. La machine tombe en panne. Que fait-on ? Ça peut crisper. C'est très bien quand ça fonctionne et qu'on s'adapte aux évolutions mais c'est compliqué parce qu'il faut presque apprendre deux métiers. Il faut être un peu informaticien et un peu médecin. Moi, finalement, je suis à l'automne de ma vie. Je vais essayer de diminuer ma quantité de travail et m'orienter vers quelque chose de plus humanisant.

## L'objet

J'ai amené mon agenda parce que sans agenda, je suis un peu perdu. Je ne suis pas encore sur le gsm.



# OUVRIER POLYVALENT

**Ali Boulif**

5 octobre 2020



## Mon travail

Je travaille à La Fonderie depuis plus ou moins 24 ans je pense. Et je suis ouvrier polyvalent. Quand je suis arrivé à La Fonderie, il n'y avait rien ici. C'était un lieu rempli de pigeons, de rats, d'araignées. Il y avait quelques axes de rotation. Puis ça a été une période pleine de découvertes. Après un début qui faisait un peu peur, j'ai découvert beaucoup de choses ici, à La Fonderie, et aux endroits où j'ai été envoyé pour le travail.

Je travaille parce que j'ai quatre personnes à charge ! (rires) Mais si je n'avais pas besoin de gagner ma vie, je continuerais mon travail sur les collections parce que ce boulot me permet de découvrir beaucoup de nouvelles choses et j'aime ça.

Ce qui est gratifiant, pour moi, c'est... je vous donne un exemple : pour les besoins d'une expo, d'une publication ou d'un autre projet, on recherche une pièce sur tel ou tel métier, et je sais que nous l'avons au musée, quelque part. Ce qui est gratifiant, c'est de savoir qu'on compte sur moi pour me souvenir de ce que nous possédons et pour retrouver les pièces dont nous avons besoin.

En tous cas, ce métier-ci m'a appris beaucoup sur les autres métiers.

## Ce que j'aime... ou pas

Ce que j'aime le plus dans mon boulot ? Chaque fois qu'on vide un atelier parce que quelqu'un arrête son activité professionnelle ou parce que quelqu'un a acheté de nouvelles machines et veut donner les anciennes, on remplit des containers avec ce qu'on récolte. Et chaque container contient un métier différent. Puis, chaque fois que nous allons rouvrir un de ces containers, je découvre un nouveau métier, qui existe encore ou qui n'existe plus maintenant. Ça, ça me plaît beaucoup.

Ce qui me plaît le moins ? Je ne peux pas le dire, je suis délégué syndical ! (rires)

Il y a des choses assez difficiles; la lourdeur, la pénibilité. La pénibilité du travail parce qu'on a acquis pas mal de collections et il faut aller les chercher, les démonter... Parfois, c'est assez pénible, assez dur. C'est très lourd. Parfois ça se passe dans des conditions assez dures. Mais nous avons un projet, celui de créer un musée donc nous étions motivés. À part ça, le travail me plaît assez bien.

## Les compétences nécessaires

Je pense que quand on a la passion, même si le travail est pénible... on va toujours de l'avant. On arrive parfois à de beaux résultats et là, on est content. Quand on monte une expo et qu'elle est bien faite... même dans la précipitation... 5 minutes avant l'ouverture, on termine et tout le monde est content. C'est agréable.

Il faut des connaissances en mécanique parce que c'est quand même un musée d'histoire industrielle donc il faut une petite connaissance en mécanique. Mais on est une équipe de 7 personnes où il y a des mécaniciens, menuisiers, électriciens...

## Particularités

Je pense à des lieux où on a travaillé, où nous sommes allés récupérer des collections pour La Fonderie. J'ai plein d'exemples : à la Grand Place ou à Ciney, dans une carrière où on a démonté un gazogène de 1910. C'était une carrière en pleine forêt où on prenait du marbre bleu. Il y avait un étang énorme, d'une terrible profondeur. Et là, on a démonté un gazogène. Il n'y avait que nous et quelques biches. C'était magnifique.

## Les relations professionnelles

Je suis de nature gentille donc mes relations avec les gens se passent assez bien. Généralement, j'ai des bonnes relations, qui durent longtemps, avec les gens avec lesquels je travaille. J'ai cette chance.

On avait aussi un bateau sur lequel on faisait des tours guidés sur l'histoire du canal. J'y ai travaillé pas mal de temps comme matelot. Le contact avec les gens, le public, c'est assez agréable. Les gens aiment découvrir et surtout un lieu comme La Fonderie : quand ils découvrent pour la première fois, ils posent des questions et ça fait plaisir de pouvoir leur expliquer. Et quand ils sont contents, vous êtes content.

## Souvenirs, souvenirs...

Au début, quand on est arrivé, quand la Communauté française a accepté le projet de La Fonderie, on a commencé à faire des travaux sur le site. A l'endroit où se trouve maintenant la cafeteria du musée, tout était caché avec du sable... Ce sable... Les ouvriers de la Compagnie des Bronzes, ceux qui travaillaient à la fonderie au début du siècle, faisaient des moules en plâtre. Vous voyez ce que je veux dire ? Ils devaient les casser et les faire disparaître mais en fait, ils ne les cassaient pas, ils jetaient du sable dessus. Donc, à un certain moment, en travaillant, les ouvriers qui travaillaient sur le chantier du musée ont pelleté et ont remonté quelques têtes en plâtre...

On a aussi démonté une vieille machine d'imprimerie chez une vieille dame. L'atelier était à son mari. Elle aimait cette machine et nous avons mis 15 jours ou un peu plus pour la démonter. Et tous les jours, elle nous préparait une soupe à midi. Elle voulait qu'on prenne soin de sa machine. C'était une belle relation avec une vieille personne qui était toute seule.

On a travaillé à la Grand Place aussi, dans un atelier où on a récupéré une machine pour faire des médailles. C'était vraiment petit. Il y avait une presse énorme dans ce tout petit atelier. Et puis, il y a eu cette expo place du Sablon, avec une ancienne machine, un gazogène qu'on utilise pour les étudiants. Ce sont de graves souvenirs ! On a aussi monté une exposition au beau milieu de la Grand Place. Vous imaginez ! J'ai travaillé dans des endroits magnifiques et variés. Parfois durs. C'est ça qui me plaît aussi.

Ce sont de bons souvenirs. J'ai plein de bons souvenirs professionnels : la première expo qu'on a ouverte à La Fonderie, voir des ministres arriver, des échevins etc... c'est un bon souvenir.

## **Et demain ?**

J'ai peur que les gens cherchent ce qu'il leur faut sur un clavier plutôt que de venir au musée. L'habitude arrive vite, elle est vite là. Le covid dure déjà depuis quelques mois et j'ai peur que ça continue. Et les gens vont prendre cette habitude d'aller plus sur internet...

**Si vous aussi, vous voulez venir décrire votre travail, n'hésitez pas à vous inscrire auprès d'Anne Brunelle :**

**02 413 11 85**

**ou**

**[abrunelle@lafonderie.be](mailto:abrunelle@lafonderie.be)**

Propos recueillis par Anne Brunelle et Pascal Majéus  
dans le cadre des rencontres Dis-moi ce que tu fais...

Rédaction des notices : Anne Brunelle et Flore Pierson

Photos : Anne Brunelle et Jonas Fontaine

Lay-out : Christiane Robin

Collection Éducation permanente des éditions de La Fonderie – 2020

Cette publication n'est pas destinée à la vente - Tous droits de reproduction réservés.

Avec le soutien de :



# la fonderie